

Maurice LEENHARDT

DO KAMO
LA PERSONNE ET LE MYTHE
DANS LE MONDE MELANESIEN

Par François Chirpaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

7 janvier 2006

"avant d'être le récit qui détermine les rites, le mythe est le geste ou la parole qui circonscrit et traduit l'événement humain : sexualité, maternité, jouvence, mort, initiative, effort, etc. Vidé de son contenu profond, il n'existe plus, chez nous, qu'à l'état de conte enfantine. Mais il reste, en Mélanésie, le langage au travers duquel s'enseignent les premières disciplines de la vie personnelle."

Dans le grand débat, ouvert depuis le début du siècle dernier, sur le statut du mythe tant dans les cultures des peuples dits "primitifs", que dans l'histoire et le développement de la pensée, les travaux de Leenhardt apportent une note originale. Et cet ouvrage (*Do Kamo*) le dernier d'une longue série de publications, peut, à juste titre, être considéré comme un livre majeur.

Dans le courant des dernières décennies, le structuralisme, a occupé le devant de la scène à la fois par le nombre de ses publications et par l'ampleur d'une perspective qui ne s'en est pas tenue à la seule étude de l'organisation sociale d'autres peuples que ceux de nos sociétés d'Occident. Dans le sillage des travaux de Lévi-Strauss, entre autres, il est, tout à la fois, méthode d'approche et d'investigation de la réalité sociale et visée d'une explication du fonctionnement de l'esprit humain. C'est bien, en effet, *"toujours de dresser un inventaire des enceintes mentales (...) de contribuer à une meilleure connaissance de la pensée objectivée et de ses mécanismes."*, qu'il s'agit. En vue de parvenir à mettre en évidence la structure formelle du fonctionnement de la pensée.

L'oeuvre de Leenhardt, quant à elle, n'a pas réellement pesé en ces controverses. Plus confidentielle dans sa présentation, plus restreinte dans sa diffusion, elle n'en présente pas moins une force singulière pour qui s'attache moins aux seuls processus formels du fonctionnement de la pensée et davantage à ce qui se joue dans une pensée en souci d'explicitier les voies de la compréhension, par l'homme, de son rapport avec la vie et le monde, comme de

son être propre, au sein du monde social et de la nature qui l'entoure. C'est à quoi s'est attaché, pendant près d'un quart de siècle, Leenhardt, au sein de la société canaque.

Du mythe, on le sait, on a fait, tour à tour, une forme archaïque et pour ainsi dire infantile de la pensée, et l'une des manifestations suprêmes de cette même pensée. Le point de vue rationaliste (et souvent sous sa forme positiviste) ne désigne le mythe que comme un résidu infantile que la pensée parvenue à sa maturité se doit de rejeter, sans nuance, à la façon du *cogito* de Descartes ne conquérant son espace propre que sur la base de l'élimination de toute trace du temps de l'enfance. A l'inverse, le point de vue romantique en appelle au mythe comme à la forme privilégiée d'une pensée soucieuse de se défaire du carcan d'un rationalisme qui manque à comprendre le rapport concret de l'homme au monde et à la vie.

Ce n'est pas à ce niveau que Leenhardt situe son entreprise. Dès l'introduction, il situe sa perspective et sa méthode, déjà adoptées dans une publication antérieure (*Gens de la Grande Terre*) : *"il n'y a dans ces pages aucune théorie. Mais un lent cheminement au long des sentiers canaques, au travers de la pensée des insulaires, de leur notion d'espace, de temps, de société, de parole, de personnage, et jusqu'en leur évolution moderne, où l'on voit, du travail d'individuation de la personne, se dégager des éléments structurels de leur mentalité, que l'on n'apercevait point auparavant."*

Leenhardt ne se veut pas théoricien et son oeuvre ne prétend pas édifier une théorie générale de la culture ou du fonctionnement de la pensée. Dans ce patient cheminement au long des sentiers canaques, il est, tout à la fois, celui qui vient annoncer l'Évangile, mais qui demeure attentif à comprendre la différence des cultures. Il est, enfin, celui qui demeure fidèle à la recommandation que son père lui faisait, dans une lettre, au moment même où il arrive en Nouvelle Calédonie. *"Ils te diront peut-être des choses étranges, mais écoute d'abord, et tâche de comprendre en traduisant ce qu'ils disent dans ta mentalité : tu verras peut-être alors que ce n'est pas si étrange, mais seulement dans une autre langue que celle qui correspond à notre mentalité."*

Au carrefour d'une attention respectueuse des hommes au milieu desquels il vit, d'une étude des travaux conduits par d'autres en des régions proches, et d'un permanent souci de se laisser instruire par ceux-là mêmes dont il entend mettre en évidence les structures mentales profondes. C'est à partir de là que Leenhardt, en fait, chemine sur ces sentiers.

Un exemple parmi beaucoup d'autres en ce livre qui en fourmille. Conversant avec le vieux Calédonien Boessoou, il note. *"Voulant mesurer le progrès accompli dans la pensée des Canaques que j'avais instruits de longues années, je risquais une suggestion : "En somme c'est la notion d'esprit que nous avons apportée dans votre pensée ?" Et lui d'objecter : "L'esprit ? Bah ! Vous ne nous avez pas apporté l'esprit. Nous savions déjà l'existence de l'esprit. Nous procédions selon l'esprit. Mais ce que vous nous avez apporté, c'est le corps."* Qui sait écouter de la sorte, et se laisser instruire ne renonce pas à sa propre culture pour se fondre dans une autre. Il ne renonce pas davantage aux acquis des développements de la pensée occidentale dans laquelle il est né. Homme d'Occident, mais attaché à comprendre

comment vivent et pensent ces hommes à qui il a souci de transmettre l'Evangile, en fait il séjourne à la charnière de deux cultures. Davantage en mesure, par conséquent, de comprendre la spécificité de cette culture où il séjourne, et la différence avec la sienne propre. Et, par là, de repérer d'une manière plus fine la proximité et l'écart de deux formes de l'expérience humaine dont l'une vit sur le mode mythique et fait primer le personnage social, alors que l'autre, quant à elle, privilégie le souci de la personne et la démarche rationnelle.

La proximité entre l'une et l'autre tient à ceci que nous avons affaire, ici et là, à des hommes. Le Canaque (ou Mélanésien) est un homme différent dans sa façon de se situer dans le monde social et dans celui de la nature, mais il est un homme et non pas un simple être débile. La différence, elle, tient à ceci que le rapport du Canaque à son propre corps, au monde à l'entour, à l'espace et au temps, comme à sa propre personne privilégie les correspondances et les identifications, là où notre propre pensée privilégie la distance, l'écart et la contradiction. En un mot, alors que la pensée occidentale fait porter l'accent sur l'individu en tant que tel, et sur les contradictions entre soi-même et le monde, comme entre soi-même, la mentalité canaque, elle, est davantage sensible à l'unité partout repérable de la vie.

"Pas de contradiction dans la nature, mais seulement des contrastes." La pensée du Mélanésien pense moins en terme de séparation et de contradiction qu'en terme de contrastes, de concordances, de pérennité. Ainsi la frontière est-elle floue ou moins marquée entre le monde des vivants et celui des morts, entre celui des morts et celui du divin. Ainsi, également, les correspondances entre les parties de son corps et le monde végétal : les termes sont les mêmes qui désignent les diverses parties du corps et celles de l'arbre. Ainsi, encore, la désignation de la nourriture, puisque l'igname, sortie de terre, a, en fait, poussée dans la proximité du lieu des ancêtres.

Qu'est-ce donc que de parler de mythe, alors que cette culture ne présente pas, comme tant d'autres dans les sociétés africaines ou celles des Indiens d'Amérique du Nord, par exemple, de récits élaborés de l'origine du monde, de la naissance des hommes et de leurs rapports au divin ? Se rapporter d'emblée aux récits qui mettent en scène des personnages plus qu'humains est omettre ce qui, pour le Canaque qui vit à l'intérieur d'une telle mentalité, est essentiel. En rapport évident avec les divers rites qui ordonnent la vie commune et que assignent à l'individu une place dans sa communauté parce que le situant, du même coup, dans le monde de la vie, le mythe est d'abord parole et geste. Parole accompagnant le geste, geste soulignant le caractère concret de la parole, le mythe est, en priorité, cette parole qui monte de l'homme, comme de ses entrailles, en faisant de l'alentour un monde ordonné : le monde de la vie et de la circulation incessante de la vie.

Ordonnés en récits et récités avec la solennité du rituel qui le réactive, les mythes d'une culture sont, en fait, et pour reprendre la belle expression de Pierre Clastres, le "Grand Parler" qui structure les conduites des hommes parce qu'il les fonde dans ce qui fait sens pour eux. Dans la culture canaque, Leenhardt ne retrouve pas de ces récits qui forment comme la saga de la naissance des dieux, du monde et de l'homme, mais une parole qui accompagne les

gestes ordinaires des hommes et permet d'y reconnaître la présence de la vie comme le lieu dans lequel s'inscrit leur expérience.

L'homme, alors, s'y comprend lui-même à partir de sa parenté avec la vie qui circule en toutes choses : la même qui habite le végétal dont se nourrissent les hommes, les arbres de la forêt où séjourne l'âme de tel ou tel ancêtre ou les animaux de la terre et de la mer. La vie est ainsi cette circulation primordiale qui constitue et qui maintient chaque réalité ainsi qu'elle est. Et la parole en est l'autre forme, dans le monde des hommes. *"Dans le monde mythique, l'esprit s'appuie sur le mythe pour fixer une réalité humaine, un événement, et le mythe crée ces comportements grâce auxquels la conscience se dégage et s'oppose à la simple réceptivité des choses."* Le comprenant de la sorte, Leenhardt peut, dès lors, prendre ses distances à l'endroit des thèses de Lévy-Bruhl : *"le mythe n'est point résurgence des premiers âges (...) mais bien un élément primitif et structurel de la mentalité."*

Elément primitif et structurel de la mentalité, ce que Leenhardt désigne comme mythe constitue l'une des structurelles essentielles de l'esprit humain dans son souci de se situer à l'intérieur de son monde, et dans celui d'explicitier son appréhension de la réalité. Le mythe est parole d'une expérience attentive à la parenté de l'homme avec l'ensemble du monde de la vie végétale et animale, avec l'animal privilégié, désormais promu au rang de totem, enfin avec celui des ancêtres et du divin. Il est parole attachée à réactiver en chacun la conscience de cette parenté, à l'inscrire sur le sol qui ordonne les cases particulières à l'autel, et qui ajuste l'espace des vivants avec celui des morts. Il est parole qui dit ce qui est et qui induit les comportements propres à maintenir vivante *"cette manière d'intimité"* entre le monde et l'homme. *"Il assure la répétition des actes et événements primordiaux, dont le renouvellement est une condition de l'équilibre social et de l'équilibre humain."*

Mais dès le moment où ces sociétés traditionnelles entrent en contact avec la culture d'Occident, elles sont inévitablement vouées à un ébranlement décisif. Non seulement parce que la culture d'Occident manifeste sa force avec sa puissance technique, mais parce qu'elle fait prévaloir un rapport autre entre le monde et elle, et surtout parce qu'elle promeut une autre conscience que l'être humain prend de lui-même. A la prédominance de la proximité et de l'identification, la démarche rationnelle s'instaure sur la base de la séparation. Elle fait prévaloir la contradiction et, dans ce nouvel espace, le statut de l'homme se transforme : ce dernier est conduit à distendre l'espace entre le monde et lui, à ouvrir l'espace par delà l'horizon familial, à se situer dans un temps plus vaste, et dans un temps qu'il comprend comme sa propre histoire.

Là où le mythe prévaut seul, l'être humain est assimilé au personnage, à la fonction qu'il remplit dans son espace social. Il commence à se dégager de la prégnance du mythe dès lors qu'il s'apparaît à lui-même comme une personne. *"Il vit vraiment son temps propre, il a de soi un moyen de contrôle...une possession de soi, une connaissance qui n'a plus rien de commun avec l'identification qu'il tentait autre fois dans une igname, quand il adhérait au monde si intimement que l'espace lui était à peine perceptible. Il n'est plus un personnage dans*

sa société. Il est bien une personne dans le monde, avec sa propre histoire." Personne veut dire conscience d'une singularité et la singularité ne se gagne que dans la distance

Mais Leenhardt en a averti son lecteur dès les premières pages de son livre. Il n'entend pas faire oeuvre de théoricien et le dernier chapitre, s'il prend acte de la régression du mythe et de l'éthique totémique dans la rencontre avec la pensée de type rationnel ne considère pas cette dernière comme la forme ultime et désormais unique de l'expression de l'expérience humaine comme si la raison devait, d'une manière irréversible, venir supplanter le mythe.

Dès lors, comprendre l'une et l'autre de ces formes de la saisie et de l'expression du rapport de l'homme au monde social et naturel est, certes, marquer leur différence profonde. Deux modes, certes, radicalement différents du rapport à la réalité. Et cependant "*Ces deux structures sont voisines et elles se complètent.*" dans la mesure où la pensée rationnelle ne peut, seule, répondre à l'attente complète de l'homme. Ce qui, dans un texte postérieur, permet à Leenhardt de situer la réelle "primitivité" : "*le caractère de la primitivité n'est pas dans le fait d'une prédominance mythique, mais dans la prédominance absolue de l'un ou de l'autre de ces modes (raison et mythe). Si, chez les archaïques, ce fut la prédominance du mythe, chez les modernes ce peut être au contraire la prédominance de la rationalité qui a ramené, non à l'archaïsme authentique, mais à un ordre pire, celui d'une barbarie nouvelle. Rien n'est plus "logique" et donc rempli de rationalité que tels exposés lucides de Hitler, ou les plans d'un totalitarisme absolu. Et, à travers cette logique, l'homme ne peut être soi, il revient, par là, à un état de primitivité barbare infiniment plus cruel que ceux qu'il a pu vivre aux origines.*"

Do Kamo, ou l'homme en sa vérité : un livre qui ne présente pas une théorie du mythe, pas même de l'homme mais qui, né de la patience d'un long cheminement sur les sentiers canaques, introduit à un regard sur le monde où l'homme ne se comprend qu'en privilégiant la parenté avec la vie qui circule en toutes choses. Mais aussi d'un moment où, parvenant à la conscience de soi comme d'une personne, il rompt ses anciennes références, laissant alors apparaître les structures essentielles de l'un et de l'autre des modes du comprendre. C'est au coeur de cette mutation que s'installe et nous installe l'ouvrage de Leenhardt.

NOTE BIOGRAPHIQUE

Parti, au tout début de ce siècle, comme missionnaire protestant sur cette *Grande Terre* (ainsi que la langue houailou désigne l'île de Nouvelle Calédonie), Maurice Leenhardt (1878-1954) a d'abord été un homme de terrain, ce que bien peu d'anthropologues ont été, en fait, au moins sur une durée si longue. Aux îles Trobriand, Bronislaw Malinowski a séjourné deux années, avant d'écrire sa grande oeuvre, *Les argonautes du Pacifique occidental*.

Le séjour de Leenhardt a été, lui, incomparablement plus long : il a duré près d'un quart de siècle. Et il s'est attaché non seulement à parler plusieurs des langues de l'île, mais encore à traduire en langue houailou, le Nouveau Testament, à rédiger un "Vocabulaire et grammaire de la langue houailou", habitant, par conséquent, d'une manière directe, la langue de ceux dont il étudie les coutumes ainsi que leur rapport au monde et à la vie. Il appartenait, en effet, à cette lignée de missionnaires pour qui l'oeuvre d'évangélisation passe par l'insertion dans une culture et par sa connaissance en profondeur.

Après la Nouvelle Calédonie, il séjourne quelques années en Afrique du Sud. A son retour en France, Marcel Mauss et Lucien Lévy-Bruhl le font entrer à l'Ecole pratique des hautes études pour y occuper la chaire des religions sans écriture. Sur la fin de sa vie, nommé directeur de l'Institut français d'Océanie, il revint pour un an à Nouméa. Il fut également directeur du département d'outre-mer du musée de l'Homme, et membre de l'Académie des sciences d'outre-mer.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- * Traduction du Nouveau Testament en langue de Houailou, avec le concours des canaques J. Nigote, B. Euridjisi, T. Monéo. (1922)
- * Notes d'ethnologie Néo-Calédonienne (1930)
- * Documents Néo-Calédoniens (1932)
- * Vocabulaire et grammaire de la langue houailou (1935)
- * Gens de la Grande Terre (1937)
- * Langues et dialectes de l'Austro Mélanésie (1946)
- * Arts d' Océanie (1947)
- * Do Kamo, le mythe et la personne dans le monde mélanésien (1947)
- * Arts d'Océanie (1947)

© François Chirpaz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

7 janvier 2006